

BELLÉR-HANN Ildikó (ed.),
*The Past as Ressource
 in the Turkic Speaking World.*

Würzburg, Ergon Verlag (Istanbuler Texte und Studien – Herausgegeben vom Orient-Institut Istanbul, 8), 2008, 171 p.
 ISBN : 978-3899136166

Comme le rappelle Ildikó Bellér-Hann dans son introduction, les récentes avancées épistémologiques sur la question de la mémoire – en particulier, le dépassement de la traditionnelle dichotomie entre histoire et mémoire, désormais entendue par certains historiens et anthropologues comme une dialectique entre thèses officielles et discours alternatifs – n'ont guère, ou si peu, affecté les études turques, alors même que ces dernières observent un monde où cette dialectique fait rage. Ce volume collectif (qui aurait mérité un index!) a pour ambition de rattraper le retard.

La contribution de Leyla Neyzi (p. 23-41) sur le funeste incendie de Smyrne en septembre 1922 restitue, à travers la vision d'un acteur turc de l'époque, l'ambiguïté du souvenir, partagé entre l'historiographie officielle nationaliste turque, aujourd'hui datée, et la nostalgie tenace d'une société gréco-turque – sans compter les autres groupes de populations –, à la fois smyrniote et cosmopolite. Krizstina Kehl-Bodrogi (p. 43-57) analyse la place et le rôle qu'occupe le drame de Kerbela, soit le martyr de Hüsayn et des siens, parmi les Alevis de Turquie. Les rituels aussi bien religieux, politiques que commémoratifs, investissent le mythe ancien de sensibilités nouvelles au gré des crises historiques traversées par la communauté. Le cas des Circassiens de Turquie, en particulier les descendants d'esclaves et de serfs, étudié de façon minutieuse par Eiji Miyazawa (p. 59-84), éclaire le phénomène de la prise de parole au sein d'un groupe social traditionnellement réduit au silence. La bataille des histoires orales (*sözlü tarih* en turc) qui divise les différentes couches de la minorité laisse entrevoir des stratégies sociales en quête de reconnaissance voire de réhabilitation fondées sur le passé. H. Neşe Özgen (p. 85-107) tire d'un événement dramatique particulier, en l'occurrence le massacre de villageois kurdes à Van en 1943, une réflexion générale sur les usages de la mémoire et surtout de l'oubli dans les rapports complexes qu'entretiennent les minorités avec l'État turc.

C'est l'Asie centrale, non plus la Turquie, qui occupe les quatre autres articles du livre. Michael Friederich (p. 109-121) lit, à travers le journal intime d'un Tatar de la Volga dans l'Union soviétique des années 1920, période agitée s'il en

fût, une version paradoxale de l'histoire marquée par la distanciation de ses acteurs, voire de ses masses, loin de toute idéologie. Cette brève mais fascinante étude est suivie d'un non moins intéressant article consacré aux acrobates de l'Ouzbékistan actuel. Olaf Günther (p. 123-137) commente le discours d'autoreprésentation des artistes en insistant sur les légendes d'origine, lesquelles sont souvent puisées dans le folklore islamique et dénuées du sentiment de marginalité souvent attribué aux artistes de rue. Le chapitre signé Ayşegül Aydıngün (p. 139-158) décrit les principaux symboles d'État du Kazakhstan (drapeau, emblème, hymne), ainsi que la langue, en termes de construction nationale fondée sur des éléments hétéroclites, donc non pas strictement issus du passé nomade. Claus Schönig (p. 159-167) clôt le volume avec un court article dans lequel il entreprend d'invalider les manipulations orthographiques (à des fins politiques) de l'écriture runique dans certaines publications récentes des Khakas de Sibérie.

Alexandre Papas
 CNRS - Paris